

J *Plein Jour*

*L'Association Plein Jour
offre un soutien moral à toute personne :
femme, prêtre ou religieuse
qui vit une relation d'amour
interdite par l'Eglise catholique romaine,
et lutte pour l'abrogation
de la règle du célibat ecclésiastique.*

Dominique Venturini
8 rue du Serpolet - 84160 Lourmarin
Courriel : venturinid@wanadoo.fr

<http://plein-jour.eu>

Bulletin n° 31 - Décembre 2015



PJ 31

SOMMAIRE



12



13



25



27

Editorial	1
Une descente aux enfers	2
Une belle aventure	4
« L'ultime, t'en souvient-il ? » de Dominique Arnaud	5
Viviane et Maurice	6
Quand un prêtre dit : « Je t'aime »	8
Pourquoi je ne suis pas prêtre	9
A l'épreuve du doute + Sacerdoce et célibat	10
Le synode vu par des yeux des femmes	11
Une révélation explosive	12
« Moi, Christian, prêtre et homosexuel »	13
« On partira » de Frédéric Lemer	14
Une histoire rocambolesque	15
La ZöFra contre le tabou du célibat	16
Chères amies du Québec	17
Trois nouvelles évêques + Chaque visage est un miracle	19
Femmes arabes dans le piège des images	21
Un couple, un rêve	23
Ensaf Haidar, épouse de Raif Badawi	24
Zahia Ziouani	25
Nous avons lu	26
Lettre de Dominique, coprésidente de Plein Jour	27
PIEM	28

Décembre 2015

Nous avons connu la grâce de vivre un grand amour partagé. [...]

Chaque fois que les circonstances nous ont tenus éloignés l'un de l'autre, nous en avons souffert. Nous avons atteint un point de non-retour, le point où deux êtres ne peuvent plus se séparer. [...]

Ce qui se passait entre nous était de l'ordre de la lumière. Nous ne nous éclairions pas l'un l'autre. C'était la même lumière qui nous éclairait. Elle ne venait pas de nous, elle venait d'ailleurs, mais nous avons su l'accueillir, lui ménager entre nous deux, un lieu, lui faire un espace. Notre chance était de vivre dans cet espace de lumière. [...]

On dit que la passion est une maladie, qu'elle détruit. Rien n'est plus faux. La passion d'amour, à son point extrême, développe toutes les forces. [...]

La tendresse illimitée que j'ai pour toi, je la reporte sur ceux qui m'entourent. Tu m'as agrandi le cœur et je crois qu'il ne se rétrécira plus.

Jacques de Bourbon Busset (Lettre à Laurence)

Pourquoi les prêtres seraient-ils privés de la grâce... de cette grâce ? Cette grâce qui peut toucher tout homme ou toute femme, à n'importe quel moment de la vie, en général au moment où on s'y attend le moins ? Vivre dans la lumière, n'est-ce pas important pour un prêtre ? Surtout s'il s'agit d'une « lumière venue d'ailleurs », c'est-à-dire une lumière qui n'a rien à voir avec l'enfermement dans un duo égoïste ? Avoir des forces, n'est-ce pas important pour un prêtre, pour un homme qui souhaite diffuser le message d'Amour de l'Évangile ? Avoir un cœur agrandi, n'est-ce pas important pour un prêtre qui vit dans la relation humaine à longueur de jour ?

La grâce d'un grand et véritable amour n'est peut-être pas donnée à tout le monde... Peut-être faut-il avoir pris certains chemins pour recevoir cette grâce-là ? Mais quand elle survient, même si on est prêtre, c'est un non-sens de la refuser puisqu'elle conduit à un degré d'être tellement plus profond !

Bourbon Busset est bien conscient que « *la vraie vie est un sentier escarpé qui exige effort et patience. [...]* Le temps s'est révélé, non un ennemi, mais un ami. Pourquoi ? Peut-être parce que nous n'avions jamais rien considéré comme acquis. Tels des amants du premier jour, nous luttions pour qu'il y eût un lendemain. » Un prêtre, après toutes ses années de formation, n'est-il pas tout à fait capable d'effort et de patience ?

Des arguments sont avancés en faveur du célibat obligatoire pour les prêtres catholiques. Si on acceptait de revoir profondément l'organisation de l'Église, ces arguments tomberaient d'eux-mêmes devant l'évidence : un homme libre et heureux apporte plus à l'humanité tout entière qu'un homme enfermé dans une prison où la femme n'entre pas.

Louise



UNE DESCENTE AUX ENFERS

Je remercie Maud d'avoir eu le courage d'écrire pour se libérer de toute cette fange. Ce réquisitoire est violent, brutal, sans appel. Et pourtant, j'ai décidé de le publier dans notre bulletin de décembre. Parce qu'il est authentique. Je tiens à préciser que les témoignages que nous insérons n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Ces mots accusateurs sont autant de cris de douleur arrachés sous la torture psychologique que cette jeune femme a subie. Par respect pour elle, je n'ai pas retouché ce texte brûlot. Pendant des années, j'ai été témoin de son désarroi. Chaque jour, son appel au secours me révélait la nouvelle invention sadique de son persécuteur. Elle était comme envoûtée. Elle commence juste à se dégager de son emprise. J'avoue n'avoir jamais rencontré un

tel génie du Mal, ni un tel raffinement de moyens pour détruire une personne. Je souhaite que ce témoignage serve de mise en garde à nos jeunes compagnes : « Méfiez-vous du séducteur habile qui joue si bien la comédie de l'amoureux transi. Ne vous laissez pas berner par le fait que cet homme est prêtre. Ne vous imaginez pas que son seul souci est de vouloir votre bien. Dans ce milieu, comme ailleurs, on peut rencontrer des malades, d'autant plus dangereux qu'ils possèdent un pouvoir sur les consciences. Ils sont capables d'en abuser dans leur seul intérêt. Des gens malhonnêtes habiles à camoufler leurs véritables intentions. Soyez donc sur vos gardes ! »

Dominique

“ Mon mari est décédé il y a 10 ans bientôt et je suis tombée amoureuse du prêtre qui a fait l'enterrement. L'histoire a commencé dans un petit village de montagne, il est polonais. Un an après le décès de mon mari, il est venu me chercher, séducteur à mort, la moto, la guitare, les santiags, les cheveux longs et j'ai craqué. Je suis athée au plus haut degré et je le lui ai dit. Il m'a répondu que ce n'était pas un problème. Pendant une année, nous avons vécu une belle histoire. Il m'avait dit que c'était la première fois qu'il avait des rapports sexuels, qu'il n'avait eu auparavant que quelques flirts. Je l'ai cru mais je sentais quelque chose d'indéfinit qui n'allait pas dans notre histoire, un malaise. On se voyait à raison de 15 jours tous les deux mois, je

me déplaçais ; je louais un appartement et il venait me rejoindre. Le reste du temps, c'était la webcam chaque soir, 20 coups de téléphone et 50 SMS au moins par jour. Au bout de deux ans les choses ont commencé à se dégrader. Il était instable, caractériel, jaloux, méprisant. Il m'a abandonnée avec une entorse un soir d'orage dans la forêt. Il faisait tout pour détruire notre relation. Il a eu une mutation et, à partir de ce moment, notre relation s'est transformée en descente aux enfers. Il s'est mis à boire. Il est devenu odieux et méchant ; il me disait qu'il ne m'aimait pas, que j'étais conne, débile, pas intelligente, laide, vieille. Quand nous faisons l'amour, il me disait que je l'avais violé. Il s'est mis à draguer toutes les femmes, en particulier une, et moi j'avais le détail par

mes amies et amis du village. Il disait que j'étais maudite.

Il m'a dit : « Je ne comprends pas, je te traite comme une loque et tu es toujours là, mais quand vas-tu te trouver quelqu'un ? Quel jour, quel mois, quelle heure, quelle année ? Prouve-moi que tu es capable mais tu ne l'es pas ; et d'ailleurs qui pourrait bien vouloir de toi ; tu es une malade mentale, bonne à interner. » Ce n'est qu'un détail de ce que j'ai entendu de sa part car ce serait trop long à raconter. Il m'a dit que ma fille était laide, et il a dit à ma fille : « Votre mère ne vous aime pas. Elle ne vaut rien. » A mon amie du village : « Quand tu sauras ce qu'elle vaut, tu ne lui parleras plus. »

Il me reprochait de lui consom-

mer son eau et son électricité alors que par indiscretion je m'étais rendu compte qu'il avait à l'époque du fric plein son compte en banque et des placements qui lui venaient d'héritages de mamies. Toutes ces mamies, il les appelait ses mamans et je lui ai souvent demandé combien il avait de mamans. Il avait également beaucoup de « toutes petites sœurs ». Il ne fréquentait que les personnes bourrées de fric, mamies, veuves, divorcées, propriétaires et de préférence sans enfant.

Il a attaqué mon matériel, en s'en prenant à ma voiture.

Lors de reproches, il m'a dit : « Je regrette de t'avoir connue ; tu es le mouton noir de ma vie ; tu es arrivée au village avec ton cadavre de mari, sans une enveloppe supplémentaire pour moi. »

Il a dragué la fille de mon amie qui est mariée, en lui envoyant des SMS tard dans la nuit, du

style : « Alors tu as acheté une voiture ; j'espère qu'elle est aussi belle que sa maîtresse. »

Il a plumé financièrement deux mamies.

Quand j'ai soupçonné qu'il avait une autre femme, il m'a dit : « Oui, mais qui te dit qu'avec l'autre ce n'est pas tout simplement de l'amour alors qu'avec toi, il n'y a pas d'amour. »

Je viens d'apprendre que pendant sa mission en Afrique, il s'est tapé toutes les noires et qu'il a une fille connue « Honorine » dont il ne s'occupe pas et qui aimerait bien avoir des nouvelles de son père. Il y aurait beaucoup encore à dire, mais le résumé est que j'ai été manipulée par un prêtre qui n'avait aucune foi, qui était un prédateur, un pervers de haut niveau, sans aucun scrupule, une coque vide n'ayant aucun respect ni aucun amour pour personne.

Je suis marquée à vie par cette histoire ; je ne comprends pas comment j'ai pu me laisser abuser de cette façon. Il a dit à tout le village que j'ai volé des choses dans sa maison. Heureusement tout le monde me connaît.

J'ai été soutenue par tous mes proches, par mes amis et amies, par ma fille, beaucoup par Dominique qui a supporté mon histoire pendant six ans chaque jour ou presque.

Je n'ai jamais connu un être aussi abject, et je ne savais pas que ça pouvait exister.

”

Maud



Bulletin d'adhésion ou de soutien

L'adresser à : Plein Jour C/o D. Venturini

8, rue du serpolet - 84160 Lourmarin - Tél. 04 90 68 02 30

Nom : Prénom :

Adresse :

Tél. - Fax - e.mail :

Je souhaite adhérer à Plein Jour et verse ma cotisation pour un an, soit 15 € (ou plus ! 20 €, 30 €, ...)

Je désire soutenir l'aide apportée par Plein Jour aux compagnes par un don de : €

Je souhaite recevoir des tracts et documents à diffuser. Merci d'avance.

Chèque à l'ordre de « Plein Jour »

Date : Signature :

Notre lutte est votre lutte - <http://plein-jour.eu>

Vous recevrez entre autres notre bulletin trimestriel dont tous les témoignages sont sur le site

UNE BELLE AVENTURE, UNE BELLE HISTOIRE...

Après avoir lu "Rivales de Dieu" j'ai eu envie de donner notre témoignage pour montrer qu'il y a des prêtres formidables, qui ne trompent en rien leur femme sur le parcours possible de ce chemin rocaillieux, rempli de "chrétiens bien intentionnés" qui savent parler d'amour, de partage, de justice mais dont les actes sont à l'opposé de leur parole !

Mon compagnon était religieux et prêtre (je dis était car il est décédé depuis six mois), nous avons vécu notre amour durant quarante et un ans en secret (plus ou moins selon l'acceptation de la famille et des amis, mais pas de l'Eglise).

Nous savions l'un et l'autre, dès le départ de notre relation amoureuse, que notre chemin serait compliqué... J'ai vingt ans de moins que lui et il ne se voyait pas, à plus de quarante ans, trouver un emploi possible. Et puis... Pourquoi aurait-il dû abandonner son sacerdoce qui était son choix, son chemin, sa "vocation" ? Pourquoi abandonner ses choix parce qu'on aime ? C'est aberrant ! Comme si on m'avait demandé de quitter l'enseignement pour pouvoir l'aimer !

Qui accepterait de telles conditions pour s'aimer ?

Alors nous avons choisi de tracer notre route, tant bien que mal, avec des amis et des membres de nos familles à nos côtés, et

l'adoption de deux enfants. Jamais, il ne m'a promis quoi que ce soit qui me déçoive, nous avons avancé, main dans la main, avec passion, vérité, patience, persévérance... et avec nos deux merveilleux enfants qui ont eu la chance d'avoir mon compagnon pour père !

Et, au bout du chemin, je me dis que nous avons vécu un amour empli de vérité, avec bien sûr, des matins et des soirs d'orages mais aussi avec des matins et des soirs ensoleillés. Merci à lui d'avoir continué sa route tout en me gardant à ses côtés !

Hélas, il y a deux ans, la maladie a montré le bout de son nez et ne nous a plus lâchés ! Dame la Mort est venue le chercher, il y a

six mois, mais nous avons eu le temps de vivre ensemble ce parcours et de nous dire au revoir avec sérénité. Je rends grâce chaque jour pour ce chemin partagé qui aujourd'hui, sans lui, me semble bien vide...

Je ne regrette rien de notre choix et avant de s'en aller vers Celui qu'il a tant annoncé, il a rendu grâce pour les deux chemins qu'il a vécus avec beaucoup de joies et d'amour ! Mais ces deux chemins auraient pu n'en faire qu'un !

Ce témoignage, je vous l'offre pour honorer sa mémoire et donner force et courage à tous ceux qui vivent cette aventure...

Viviane



L'Ultime, t'en souvient-il ?

Je m'en souviens
Comme le chant de l'oiseau
Qui arrive à mes oreilles.

Toi l'oiseau envolé du nid,
Fait de brindilles et de feuilles séchées,
C'est par là que tu es né l'oiseau.

Enveloppé, nourri en ce lieu,
Tu as su un jour
Qu'il te fallait t'envoler
Toi qui ne savais pas voler.



Et toi l'homme, tu as su en grandissant
Qu'il te fallait marcher
Toi qui ne savais pas marcher.

Et toi l'oiseau, quand tu tourbillonnes
Dans le ciel
Tu me laisses rêver
Que l'on peut toujours voler,
Que l'on peut toujours marcher.

Et pourtant l'oiseau
C'est quand tu te poses que tu chantes,
Et toi l'homme
C'est quand tu t'arrêtes que tu murmures une vraie parole.

C'est quand tu trébuches
Que tu écoutes ce murmure lointain,
Que l'oiseau mort à terre,
Au milieu des brindilles et des fleurs séchées
Nous donne à voir.

Retour aux sources ?
Accomplissement ?
But ultime de la vie que d'aller vers sa source :
Porte ouverte sur l'infini,
Vide et plein à la fois,
Enveloppe et noyau,
Point d'appui et de vertige,
Lumière dans l'ombre
Traçant une voie lactée dans la nuit de la vie.

Dominique Hélène ARNAUD

VIVIANE & MAURICE

Un dimanche de février, je pénétrai dans l'église pour assister comme de coutume, à la messe de 11 heures. L'office précédent n'était pas terminé et je me tins debout au fond de la nef, jusqu'à la sortie de l'assemblée. Mon regard se tourna vers l'autel et, à la silhouette de l'officiant, je vis qu'il n'appartenait pas à la paroisse... sans doute un prêtre de passage comme il y en avait souvent. Soudain, une conviction s'implanta en moi « J'aurai quelque chose à faire avec ce prêtre. » Quoi ? Je n'en savais rien. L'idée qui me venait subitement me parut si ridicule que je me mis à raisonner pour la chasser. La messe dite, le prêtre se rendit à la sacristie et je ne le revis pas.

Condamnée par les médecins, ma mère recevait régulièrement la visite du vicaire de la paroisse. Peu de temps auparavant, il m'avait informée de sa nomination dans une autre ville. Son successeur devait continuer les visites hebdomadaires qui aidaient ma mère à affronter sa fin prochaine. Trois semaines passèrent sans que personne ne vînt. Intriguée, j'allai rendre visite à l'abbé. Mais lorsque la porte s'ouvrit, je me trouvai en face du « nouveau » (le prêtre de l'autel). Je lui demandai si son confrère l'avait informé de ma requête. Il m'avoua qu'il s'était trouvé un peu débordé depuis son arrivée. « Ne vous inquiétez pas, j'irai voir votre mère ».

Bon, intelligent, désintéressé, il fit merveille auprès de ma mère.

Je trouvais auprès de lui une réelle compréhension et nos conversations étaient ma seule détente au milieu de l'univers douloureux dans lequel je me mouvais. Ma mère mourut et je continuai à le rencontrer de temps en temps. Une amitié empreinte de confiance s'établit entre nous.

Un jour, j'appris qu'il était gravement malade : une pleurésie l'avait terrassé. Je me hâtai d'aller lui rendre visite chez les religieuses qui le soignaient. Pour sa convalescence le docteur lui prescrivit un séjour en montagne qu'il n'avait pas les moyens de payer. La supérieure du couvent se désolait de penser que sa santé serait compromise s'il ne pouvait pas partir.

L'année précédente, j'avais été reçue par des amis dans leur chalet de montagne et nous étions convenus que j'y retournerais cette année-là. L'abbé y fut reçu, à condition que je vienne avec lui pour prendre ma part du travail supplémentaire. L'air de la montagne lui fit du bien. Il commença à sortir de sa tristesse. La vie commune chez nos amis créa très vite entre nous des liens plus étroits. Un jour mon amie me confia qu'elle trouvait l'abbé fatigué et tendu, ajoutant qu'il avait certainement de la fièvre. J'en fus si profondément alarmée que je cherchai à le voir seul. Il vit bien mon inquiétude et s'amusa à l'accroître encore puis, enfin, me rassura. L'après-midi je réfléchis à ce petit incident. L'intensité du choc reçu le

matin, m'alerta. J'étais dans un trouble profond. Soudain, je compris : je l'aime pensai-je... c'est certainement ça l'amour ! Toute étonnée, je venais d'entrer dans un domaine nouveau où tout m'était inconnu. J'y avançai avec précaution.

Devant cette nouveauté s'imposant à moi en l'espace de quelques secondes et devenant déjà une « certitude », j'étais désespérée, à la fois heureuse et inquiète. Tout d'abord partageait-il ce sentiment ? Ce fut ma première réaction. La réflexion m'imposa la seconde : il ne valait mieux pas, puisqu'il était prêtre et qu'il lui était interdit de se marier. Je restais là, incapable de réagir.

La fin de la journée et le lendemain passèrent sans que nous puissions être seuls. Le jour suivant, nos amis qui voulaient faire des courses à la ville, s'excusèrent de nous laisser tout l'après-midi. J'éprouvais à la fois crainte et soulagement. Le moment était venu de voir tout à fait clair. Pour apporter une diversion à la tension que nous sentions croître entre nous, je proposais de sortir en empruntant le petit sentier qui débouchait près de la maison. Nous ne parlions pas ou très peu, mais un accord profond s'établissait entre nous. Fatigués, nous nous assimes au bord d'un torrent dont le lit ne contenait plus qu'un mince filet d'eau. Soudain, comme mûs par une même impulsion, nos regards se rencontrèrent. Tant de choses peuvent passer dans un

regard ! Il m'entoura les épaules de ses bras, m'attira près de lui et me dit qu'il m'aimait. Il ne pouvait plus envisager sa vie sans moi.

Il me demanda si j'éprouvais pour lui le même sentiment. J'étais si émue que je répondis un « oui » à peine audible, puis je posai ma tête sur son épaule. Je vis sur son visage la joie faire place à la tension inquiète. Il me serra plus fort contre lui et m'embrassa doucement sur la joue. Puis, appuyant son front contre le mien, il me dit qu'il tenait à son sacerdoce. Il me demanda si je voulais bien partager son sacrifice puisque nous ne pouvions pas nous marier. Je le sentais profondément bouleversé, un peu inquiet encore. J'acceptai sans hésitation. Je sentais en moi la force de tout supporter tant je l'aimais. Cet amour partagé dont je percevais l'intensité me donnait une joie profonde.

Au retour des vacances, la souffrance commença. La séparation fut dure malgré nos lettres quotidiennes. L'obligation de maîtriser tout élan spontané, toute manifestation extérieure d'un sentiment naturel lorsque nous nous voyions, eut tôt fait de nous briser. La société et ses concepts venus de l'Eglise nous séparaient plus sûrement encore que la distance. Quand, fait extraordinairement rare, nous nous trouvions ensemble dans un lieu public, le bonheur d'être ensemble était vite gâché par la crainte de nous trahir, et l'expression figée que nous prenions nous rendait étrangers l'un à l'autre. Nous étions dans un état de contrainte permanente. Cette situation commença à faire

apppris que des pasteurs protestants, convertis au catholicisme avaient été ordonnés prêtres et autorisés par le pape à exercer leur sacerdoce tout en demeurant mariés. N'était-ce pas pour une illusion que nous perdions notre vie ? Pour un faux idéal fabriqué de toutes pièces par l'Eglise ?

L'affaire des prêtres ouvriers acheva de nous conduire dans cette voie. Sous le choc de l'émotion que cette douloureuse affaire provoqua en nous, nos yeux s'ouvrirent sur les perpétuelles contradictions de l'Eglise. La pensée des prêtres orientaux mariés, rattachés à Rome et exerçant leur sacerdoce, s'imposa à nous. Etait-ce donc une simple question de lieu géographique qui nous obligeait à subir une telle amputation de nous-mêmes ? Dans cette optique, nous vîmes à reconsidérer le sens de notre fidélité à l'institution qui imposait des lois au nom d'un Dieu auquel elle-même était si peu fidèle.

Quand enfin l'autorisation de mariage fut accordée, j'étais épuisée par toutes les angoisses supportées, les tortures morales infligées entre autre par le prêtre chargé d'aider Maurice à « se reprendre » et la séparation constante.

Ces quelques années vécues l'un près de l'autre, dans la paix du cœur, m'ont confirmée dans la conviction de la force d'un amour partagé dans lequel je n'ai jamais réussi aux pires heures où l'on voulait m'en convaincre, à discerner quelque trahison de l'amour de Dieu et du service des autres. Nous sommes profondément heureux d'être ensemble et de participer au combat de tous ceux qui se

sont levés pour demander que l'Eglise prenne enfin un visage nouveau. Actuellement, par toute la terre, des groupes se constituent pour dénoncer les erreurs et les trahisons de l'Eglise et réclamer le changement. Un courant de pensée s'est enfin créé et des hommes ont vaincu la peur pour se faire entendre.

Maurice est toujours désireux d'exercer un sacerdoce de service auprès de la communauté humaine. L'Eglise le lui interdit. Mais il y a de multiples façons de l'assumer. Le souci constant de ses frères qui l'a poussé à parler, puis à accueillir inlassablement tous ceux qui venaient à lui dans leur détresse. Le souci qui le fait aujourd'hui tenter de créer, pour ces mêmes frères, une association dont le but serait de faciliter leur réintégration dans la société. Le souci qui le conduit enfin à apporter une nouvelle pierre à la cause du mariage des prêtres et surtout à la liberté dans l'Eglise par le truchement de ce livre où figure son témoignage, sont autant de manifestations d'un sacerdoce agissant.

Viviane Weitlauff

Extrait de « Les prêtres mariés »
(Maurice Weitlauff)



QUAND UN PRETRE DIT : "JE T'AIME"

“ Difficile de quitter paisiblement l'institution ecclésiastique quand on est prêtre ! Deux raisons m'ont poussé à quitter le ministère de prêtre en 2010, après 26 ans de vie en paroisse : d'une part mon amour pour Christine dont j'avais pris conscience quelques mois auparavant, d'autre part un mal-être grandissant par rapport au fonctionnement de l'Eglise.

Je la trouvais de plus en plus rigide, revenant à un style où le discours légaliste, l'omniprésence du péché ou encore la grandeur et le pouvoir du prêtre priment largement sur l'amour de la personne humaine telle que je le vois vivre par Jésus dans les évangiles. Je me rendais compte que c'était comme si je participais au fonctionnement d'une religion, avec ses rites et ses règles, alors que Jésus n'est pas venu pour fonder une religion mais pour éveiller à la foi, c'est-à-dire à la confiance, à la relation, à la vie que Dieu veut pour chaque être humain et entre les humains.

L'évêque n'ayant pas réussi à me faire changer d'avis, je suis devenu à ses yeux un inconnu. Alors que pour lui le prêtre est fait pour obéir, sans état d'âme, ma décision lui apparaissait comme une trahison de mon engagement au célibat et donc de mon engagement envers Dieu. Selon ses convictions, mon nouveau choix de vie devenait un scandale pour les chrétiens. J'ai été choqué par les paroles de jugement qu'il a alors pronon-

cées de vive voix à mon égard et à l'égard de Christine : elle se trouvait envoyée en enfer et moi j'aurai à répondre de mes actes devant le tribunal de Dieu.

L'évangile de Jésus me semble loin de tout cela ! Mon changement de vie m'a apporté un regard enrichi sur la vie de couple, sur le monde, sur l'Eglise et sur Dieu. Lors de mon ordination, j'avais certes fait le choix du célibat, mais par défaut, car il est lié au statut du prêtre. C'est du moins de cette manière que nous avons l'habitude de voir les choses, ici en Occident. Or, le célibat n'est obligatoire que pour les prêtres occidentaux, qui sont de rite latin. Les prêtres catholiques de rite oriental, qui eux aussi dépendent du Pape, peuvent se marier avant d'être ordonnés prêtres. Pour eux, le choix est réel ; pour nous, il n'est pas vraiment un choix !

Mon expérience, assez originale certes, de quitter le ministère de prêtre, n'est pas rare puisque sur les dix dernières années le Vatican reconnaît officiellement que ce sont au minimum 6500 prêtres dans le monde qui ont fait le choix de renoncer à leur sacerdoce. Une expérience douloureuse pour moi car une grande majorité des paroissiens qui m'ont connu comme leur curé m'ont exprimé leur soutien, leur amitié, leur souffrance aussi que l'Eglise ne soit pas plus ouverte. Par contre, seuls quelques rares prêtres m'ont contacté après mon départ, pour eux aussi m'exprimer leur proximité. Il est

vrai que l'évêque avait adressé un long courrier à tous les prêtres du diocèse pour les informer de ma décision et avait dans la foulée donné plusieurs conférences sur le célibat des prêtres, comme pour étouffer dans l'œuf toute contestation possible de cette règle et tout soutien à celui qui avait osé s'en libérer.

Mon choix de vie m'a permis de relativiser un certain discours de l'Eglise sur différents sujets, non seulement celui du célibat des prêtres, mais par exemple le regard sur la femme, sur la sexualité et la contraception, sur les divorcés-remariés, sans oublier le langage compliqué souvent employé pour dire la bonne nouvelle de l'amour de Dieu, tel que Jésus le fait connaître.

Finalement, la question que Jésus pose dans l'évangile de St Luc est très actuelle : "Quand le Fils de l'Homme (c'est-à-dire lui-même) viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ?" Personnellement, j'ajoute : trouvera-t-il la foi, ou trouvera-t-il une religion qui, comme toute religion, connaît les luttes de pouvoir en son sein, prétend travailler à la gloire de son Dieu en édictant et imposant ses règles et ses interdits, enfermant ainsi ses fidèles dans une pensée unique et jugeant tout ce qui n'entre pas dans le cadre comme péché, alors que Jésus est venu pour ouvrir chaque personne sur cette terre à la liberté et à la vie ? ”

Pierre Blanc
huffingtonpost.fr - Mars 2015

POURQUOI JE NE SUIS PAS PRETRE

« Il est un parfait enfant de chœur » dit le curé de ma paroisse à ma mère. Il faut en faire un prêtre ». Et je me suis retrouvé en 6^{ème}, pensionnaire dans une école qui préparait à l'entrée au séminaire. Après le bac, je n'avais aucune raison d'abandonner cette filière.

En 1950, je suis donc entré à 18 ans, au grand séminaire. Un mois après, on m'a vêtu d'une soutane. On m'a trouvé une famille pour financer mes études. En échange, j'ai dû accomplir ce qui m'a été une corvée : rendre visite à ce couple âgé... je n'osais pas m'asseoir sur leur fauteuil de cuir... J'ai fait deux années de philo, puis trois années de théologie, sans m'être trop posé la question de ma vocation. Je n'avais aucune raison importante de quitter mes études. J'ai assisté aux cours des profs de théologie. Mais il n'y avait pas débat. On nous enseignait la « vérité ». J'ai reçu tous les ordres mineurs.

Puis, vint la guerre d'Algérie. Tous les collègues de mon cours ont été rappelés, sauf un ami et moi.. Nous avons devancé l'appel au service militaire, et donc changé de classe. Comme nous étions sûrs que notre rappel dans l'armée était imminent, nous avons décidé de ne plus

aller en cours. Et la sanction est tombée. « Ce que vous avez fait est inadmissible. Allez réfléchir quelque temps ailleurs ». J'ai été envoyé dans une école privée pour remplacer un instituteur absent.

Au retour de l'enseignant, j'ai repris contact avec un prêtre du Prado qui m'a dit « Tu ferais mieux de trouver un stage en entreprise avant de retourner au séminaire ». J'ai trouvé un stage de six mois dans une grande entreprise de 1200 salariés dans la région lyonnaise. C'est là que j'ai découvert la misère du monde ouvrier. Et je me suis engagé dans le syndicalisme. Je suis resté dans cette entreprise... six ans. Devenu responsable syndical, il n'était plus question de retourner au séminaire.

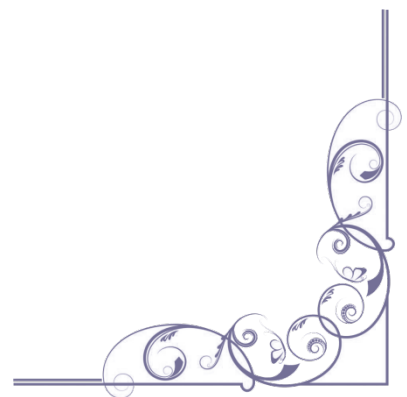
Avec les amis de l'ACO, j'ai découvert plein de choses que j'ignorais : les difficultés financières des familles, la vie familiale, la joie des parents d'avoir des enfants, les problèmes des couples, les besoins d'évangéliser sans obliger les gens à aller à l'église. J'ai compris que retourner au séminaire et rester seul, célibataire, sans avoir une femme pour reposer ma tête quand j'ai un coup de cafard,

n'était pas bon pour moi. J'avais besoin d'aimer et d'être aimé.

Puis Edmond Maire m'a demandé de monter à Paris pour devenir permanent syndical. Là, j'ai rencontré une militante et nous nous sommes mariés.

Aujourd'hui nous avons trois enfants dont un Vietnamien handicapé, adopté à l'âge de neuf mois, et quatre petits enfants. Je vais bientôt entrer dans ma 84^{ème} année. Mais nous sommes heureux. L'Eglise manque de prêtres. J'ai beau prier l'Esprit Saint pour qu'il suscite des vocations, mais il ne m'entend pas. Je le remercie de m'avoir conduit sur la bonne voie. Je lui demande d'inspirer à l'Eglise la meilleure solution pour avoir des prêtres qui ne soient pas privés d'aimer et ne sombrent pas dans la solitude.

Michel



A L'ÉPREUVE DU DOUTE

Le 5 octobre 2015, alors que s'ouvrait le synode, le Père Emmanuel Gobilliard, recteur de la cathédrale du Puy-en-Velay, postait sur son blog un texte écrit en 2012 et gardé secret jusqu'alors à l'attention de ses confrères prêtres.

De Madagascar où il était en mission, il confiait que « la solitude lui pesait, le célibat aussi... Il arrive en effet qu'on (les prêtres) fasse peur aux jeunes

parce que notre vie fait peur et parce que, par orgueil nous nous présentons un peu trop comme des « extraterrestres » que Dieu par sa grâce aurait guéris de tout désir sexuel, et dont la sensibilité aurait été comblée par l'amour de Dieu. Tout cela est faux ! Le célibat est une croix. Le fait de ne pas avoir d'enfant est une vraie souffrance. Ce choix, il faut de nombreuses années pour le comprendre et un solide bon

sens pour, l'ayant compris, en rendre grâce ! » Le Père Gobilliard évoquait « un choix progressif » qui ne va pas de soi car « s'il avait eu le choix, il se serait peut-être marié ».

La question dépasse donc la sexualité presbytérale. C'est le célibat qui interroge : son sens dans nos sociétés occidentales.

Golias Hebdo n° 403 ■■■



SACERDOCE & CELIBAT

L'appel au sacerdoce n'est pas le même que l'appel au célibat, dit le Doyen de la faculté catholique de théologie de Salzbourg, le professeur Dietmar Winkler. « Les prêtres mariés et les femmes diacres devraient être réintroduits dès que possible. Cela amènerait un nouveau dynamisme à l'Église. » A-t-il déclaré au quotidien autrichien Salzburger Nachrichten.

L'interview a été publiée au cours du Festival de Salzbourg et a immédiatement défrayé la chronique. Le professeur Winkler a dit qu'il ne voyait pas pourquoi les hommes qui se sentaient appelés à la prêtrise devaient être forcés à rester célibataires. Interrogé sur le sort des prêtres

qui, une fois mariés, ont ensuite divorcé, il a répondu qu'il y a beaucoup de prêtres qui ont échoué à rester célibataires. « Jésus est venu pour ce qui est cassé, et pas pour ce qui est parfait. L'Église orthodoxe a trouvé une bonne solution permettant aux prêtres de se remariage à l'église après le divorce. » Selon l'enseignement catholique actuel, les partenaires d'un second mariage vivent dans un état de péché permanent. « C'est vraiment mauvais et cette question sera un point critique au synode en octobre. La question des femmes prêtres est théologiquement compliquée. Mais les femmes diacres qui ont subsisté jusqu'au Moyen-Âge devraient

être réintroduites dès que possible.

Le professeur Winkler, âgé de 52 ans, a été nommé conseiller auprès du Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens par Benoît XVI et confirmé dans cette fonction par le pape François. Il est également conseiller de la Congrégation pour les Églises orientales. Pour faire face à la crise des vocations, il propose d'appeler des hommes mariés. Il essaye de régler le problème du sacerdoce des femmes avec les diaconesses tout en disant que le cas des divorcés remariés peut être résolu au synode.

Le blog des
Paroissiens progressistes ■■■

LE SYNODE VU PAR LES YEUX DES FEMMES

On reste toujours surpris de voir que ce type d'assemblée synodale composée uniquement d'hommes masculins ne provoque pas de scandale et que ce fait soit si peu souligné dans les médias qui, par ailleurs relaient abondamment l'actualité du synode. La composition de ce dernier revient à souligner l'exclusion des femmes.

Participent au titre de Pères synodaux : 74 cardinaux, 6 patriarches, 1 archevêque majeur, 73 archevêques, 102 évêques (dont 6 auxiliaires), 3 vicaires apostoliques, 1 vicaire émérite, 2 prêtres, 13 religieux. Participent au titre d'experts ou auditeurs : 18 pères ou mères de famille, 51 auditeurs ou auditrices, 14 délégués fraternels (des autres Eglises chrétiennes). Dans cette assemblée d'hommes masculins, un peu de diversité quand même avec des origines géographiques et sans doute des orientations sexuelles variées. Mais si peu de femmes. Ce n'est pas le soupçon de mixité introduit par quelques mères de famille et auditrices qui ne seront en rien décisionnaires, qui change la donne. Nulle mixité, nulle parité. Ainsi le synode est discriminant par le sexe à l'image d'une institution homosociale. La doctrine et la pastorale sont bien pensées

et portées exclusivement par les hommes masculins depuis l'ère apostolique, les femmes étant exclues de facto de l'ordre clérical sacerdotal. « Seul un homme baptisé peut recevoir valablement l'ordination sacrée (canon 1024) et seuls les ordonnés sont capables d'exercer le pouvoir de gouvernement dans l'Eglise (canon 219). »

Pour autant, les femmes ne sont-elles pas « dignes » de réfléchir et d'écrire sur les sujets de la famille alors que les clercs valorisent précisément leur « dignité » d'épouses et de mères de famille pourvoyeuses de vocations ? L'Esprit ne serait-il que masculin et clérical sur un sujet comme la famille ? Dès lors, malgré les consultations présynodales, quelle crédibilité accorder à l'assemblée synodale quand elle sépare ainsi hommes et femmes, clercs et laïcs comme des essences différentes ? Que peut-on attendre de neuf d'un système qui ne change pas ?

Source : Goliath Hebdo 403

Maud Amandier et Alice Chablis
(auteures de "Le Déni")



Ecrivez-nous !
dites-nous vos réactions,
partagez-nous votre expérience !
Le courrier des lecteurs est fait
pour vous !



Envoyez-nous vos lettres.
Nous les lisons avec attention.
Certaines pourront être publiées
car votre témoignage pourra aider
d'autres personnes !



Si vous savez utiliser internet
c'est encore plus facile :
un clic et votre message
est arrivé dans notre boîte mail !



L'adresse mail :
venturinid@wanadoo.fr

Et n'oubliez pas le site :
http://plein-jour.eu

UNE REVELATION EXPLOSIVE

Krzysztof Charamsa, théologien influent de la Congrégation pour la doctrine de la foi, a choisi la veille du synode sur la famille pour dévoiler son homosexualité. Sa démarche soulève une tempête. Ce prêtre polonais de 43 ans a été ordonné en 1997 après des études à la Faculté de théologie de Lugano (Suisse), est devenu haut fonctionnaire de la Congrégation pour la doctrine de la foi, où il officie depuis 2011 comme secrétaire adjoint de la Commission théologique internationale.

« Je veux que l'Eglise et ma communauté sachent que je suis un prêtre homosexuel, heureux et fier de sa propre identité, a-t-il déclaré au « Corriere della Sera ». Je suis prêt à en payer les conséquences. Mais il est temps que l'Eglise ouvre les yeux sur les croyants gays et comprenne que la solution qu'elle leur propose – l'abstinence totale de toute vie amoureuse – est inhumaine. » Il explique avoir trouvé la force de ce "coming out" auprès de son partenaire. « Ma joie et ma liberté, je les dois à l'homme que j'aime, Eduard. »

Le théologien polonais n'a sans doute pas choisi son moment au hasard. Ce dimanche 4 octobre s'ouvre à Rome le synode consacré à la famille. Le statut des homosexuels pour l'Eglise est un

des aspects les plus épineux des débats à venir. « Je demande à l'Eglise qu'elle nous prenne au sérieux, qu'elle nous regarde dans les yeux », a-t-il déclaré dans la « Gazeta Wyborcza ». Ailleurs, il avait dénoncé les « paroles de violence qui rappellent les autodafés, le jihad et les



croisades. » Lors de sa conférence de presse, il déclare : « L'Eglise est en retard par rapport aux connaissances auxquelles est parvenue l'humanité. Je souhaite que le synode affronte la question des fidèles gays et de leurs familles. Si j'ai décidé de parler maintenant, c'est parce que je craignais que ce ne soit pas le cas. La question avait disparu de toutes les déclarations officielles... Le clergé est largement homosexuel et aussi malheureusement homophobe jusqu'à la paranoïa car paralysé par le manque d'acceptation pour sa propre orientation sexuelle... Ils sont nombreux les prêtres homosexuels qui n'ont pas le courage de sortir du placard.

Le bureau de presse du Vatican a jugé la démarche retentissante de l'homme d'Eglise, « très grave et irresponsable », parce qu'elle cherche à soumettre l'assemblée synodale à une pression médiatique injustifiée. » A quoi l'accusé répond : « Réveille-toi, Eglise ! Cesse de persécuter les innocents. Je ne veux vraiment pas détruire l'Eglise, je veux l'aider et surtout aider ceux qu'elle persécute. Mon coming out est un appel au synode pour que l'Eglise arrête ses actions paranoïaques à l'égard des minorités sexuelles. »

Le Père Federico Lombardi, chef de la communication vaticane, a ajouté que des mesures disciplinaires allaient être engagées contre le prêtre. Il sera sans nul doute, suspendu *a divinis* (interdiction des célébrations), puis réduit à l'état laïc. Non parce qu'il est homosexuel, mais parce qu'il vit en couple. Rome ne peut que réagir ne serait-ce que pour calmer le clan conservateur qui interprète cette action comme un assaut du lobby gay pour influencer le synode.

Nous félicitons Mgr Charamsa de vouloir briser l'hypocrisie clérical. Ce coming out met l'Eglise face à ses responsabilités, et l'incite à sortir du double discours.

Extraits de :
le Monde et Golias Hebdo ■■■

MOI, CHRISTIAN, PRÊTRE ET HOMOSEXUEL

Huit jours après le coming out d'un prélat polonais, Christian témoigne pour la première fois à visage découvert. Lui aussi a quitté son ministère pour l'amour d'un homme.

Christian, prêtre dans une paroisse en Poitou-Charentes, est sorti du « placard », comme il dit, renonçant à son ministère pour l'amour d'un homme. C'était une décennie plus tôt que le Polonais Krzysztof Olaf Charamsa, qui, il y a une semaine, a fait son coming out à la veille de l'ouverture du synode sur la famille à Rome, où il est justement question de la place de l'homosexualité dans l'Église. « Je lui dis bravo, même si cela pourrait être contre-productif en braquant les évêques du synode », craint-il.

A l'époque, pas de buzz planétaire ni de foudres vaticanes. « Moi, je n'ai pas fait de vagues, je n'ai pas envie d'être le héros et le héraut d'une cause », précise d'emblée ce catholique âgé de 51 ans. Contrairement à son camarade de la curie, il n'a pas d'amertume. « J'étais un prêtre heureux », résume-t-il dans son pavillon près de Poitiers qu'il partage avec son compagnon.

C'est au séminaire que « tout a basculé », qu'il a « pris conscience » de cette « étrangeté » qui l'attire « vers les mecs ». « J'ai découvert ma sexualité dans les milieux de drague, notamment dans les parcs, avec la

crainte de tomber sur des paroissiens », explique-t-il. Le jeune homme en parle alors ouvertement à son accompagnateur spirituel, un prêtre auquel il se confesse. Le regard n'est pas accusateur, au contraire. « Jamais on ne m'a dit au séminaire : ce ne sera pas possible de devenir prêtre. En fait, le premier homophobe, c'était moi. On se sent différent », souligne-t-il. Au près de ses collègues séminaristes, en revanche, il ne s'épanche pas, « c'est l'omerta ». « J'ai appris bien plus tard que sur les six de mon groupe, quatre étaient homos », recense-t-il.



En juillet 1995, il est ordonné prêtre. « J'étais tout à fait conscient de mon homosexualité, mais je me disais : Dieu m'aime tel que je suis. Dieu se fout de savoir si je suis homo ou pas. » Il s'investit alors dans son sacerdoce, tout en enchaînant les plans sans lendemain. Mais fin 2004, il fait une belle rencontre et tombe amoureux. Il est alors

anéanti. « Je devais choisir entre l'homme que j'aime et la prêtresse », se souvient-il. Il confie son secret à un « groupe de prêtres proches du monde ouvrier ». Puis à son évêque. « Il ne m'a pas condamné, il m'a écouté, a été très bienveillant, tout en m'invitant à ne pas l'ébruiter. Je lui ai répété qu'il était hors de question que je mène une double vie. » Ensemble, ils réfléchissent à « une sortie honorable. »

En 2005, il est décidé, d'un commun accord, qu'il quitte officiellement sa paroisse, non pas pour un grand amour, mais pour un travail salarié. « Je pars sur la

pointe des pieds. Quand je fais mes adieux aux paroissiens, je leur annonce que je vais devenir prêtre-ouvrier. » Il dort encore au presbytère jusqu'au jour où un confrère, ayant appris qu'il était gay, le somme de partir illico. Christian a vraisemblablement été victime de la dénonciation d'un fidèle qui l'a vu en

couple. « Là, c'est un tsunami, je fuis, je me réfugie chez mon frère. » Il fait dans la foulée son coming out à sa famille qui réagit plutôt bien.

Pas simple de quitter la sacristie. « Il a fallu me décléricaliser. J'ai perdu des responsabilités, une reconnaissance sociale. J'ai mis quatre ou cinq ans à m'en re-

mettre », lâche-t-il. Aujourd'hui, il est directeur d'une structure d'insertion. « Je remets les gens debout, c'est très proche de mon ministère au sens de l'Evangile. » Il est toujours croyant, va régulièrement à la messe, anime les chants dans sa paroisse. Celui qui a défendu le mariage pour tous milite pour que « l'Eglise change son regard et ses mots sur les personnes homosexuelles ». Au sein du mouvement homosexuel chrétien David et Jonathan, il est aussi l'un des fers de lance du groupe prêtres, « un havre de paix, d'écoute, d'accompagnement » pour une vingtaine de curés et d'ex-curés gays.

Voilà dix ans qu'il n'a plus célébré de messe. Aux yeux de l'Eglise, pourtant, il est toujours prêtre. Il y tient. « Je le serai jusqu'à mon dernier souffle », martèle-t-il. Certes, il a été déchargé temporairement de ministère, mais il n'a jamais été relevé de ses fonctions. Il n'ambitionne pas de reprendre du service derrière l'autel, même s'il n'a pas oublié la main tendue de son évêque en 2005. « Il m'avait dit : quand tu veux, tu reprends un ministère, on t'accueillera toujours. »

Christian : « Quels que soient nos parcours de vie, l'essentiel c'est d'aimer. »

Source : Le Parisien
11 octobre 2015



On partira

FRÉDÉRIC
LERNER



Il y a tant de routes parfois
Qui nous mènent à l'ombre de soi
Là où les anges ne parlent pas
Où les valeurs qui quittent nos pas

Le monde s'arrête de tourner et le temps passe
Il ne reste que des silences
Quand chaque chose est à sa place
On y retrouve nos différences

Toi qui sais
Tout de moi
Là où je vais
Viens suis-moi



**Et on partira
Loin de toutes ces lois
Là où d'autres ne seront pas
Et on s'inventera
Une vie à deux
Tu vois
Ensemble on peut rêver
Essayer d'exister
Et on partira**

Tous ces non-dits que le vent souffle
Ce cœur qui bat et qui s'essouffle
Ces gorges serrées qui pressent le pas
Et quand les maux parlent tout bas
Le monde se perd et le temps casse
Il ne reste que des souffrances
Quand chaque chose n'a plus sa place
On y retrouve l'indifférence

Toi qui sais
Tout sur moi
Là où je vais
Viens suis-moi

**Et on partira
Loin de toutes ces lois
Là où d'autres ne seront pas
Et on s'inventera une vie à deux
Tu vois
Ensemble on peut rêver
Essayer d'exister
Et on partira**



UNE AFFAIRE ROCAMBOLESQUE

Laurent Stefanini fait une croix sur le Vatican.

L'Histoire commence le 5 janvier 2015. C'est à cette date que le Président de la République, François Hollande, a procédé à la nomination de Laurent Stefanini, Chef du protocole à l'Élysée, comme Ambassadeur de France au Vatican. Et depuis... plus rien ! On attend en retour l'agrément de Rome à cette nomination. Voilà ce que le journal Libération nous en dit.

A l'Élysée, on noie le poisson en soulignant un peu benoîtement qu'en l'absence d'élément nouveau en provenance du Vatican, tout est encore possible. Mais c'est oublier que le silence obstiné de Rome équivaut, selon les habitudes de l'Église, à un refus. Selon des sources bien informées, le cardinal Pietro Parolin, le Secrétaire d'Etat du Pape, l'équivalent du Premier ministre du Vatican, a signifié aux autorités françaises, lors de son passage à Paris, fin mai, que Laurent Stefanini ne serait pas accrédité auprès du Saint-Siège. Bref, chacun s'est obstiné de son côté. Têtu les deux François ? Sûrement. Et personne ne veut perdre la face.

Au Vatican, on ne veut pas passer pour homophobe. « Il y a une contradiction flagrante entre l'ouverture que manifeste le

pape François à l'égard des homosexuels et le fait de refuser la nomination de Laurent Stefanini. C'est une attitude peu charitable » relève l'historien Philippe Levillain, éminent spécialiste de la papauté. A Paris, pas question de donner l'impression de s'être couché devant le Vatican.

« C'est "couillu" de ne pas céder au pape, je ne comprends pas pourquoi on ne le dit pas plus fort, » se désole une source ministérielle. « Si tu cannes devant le Vatican, c'est la victoire d'une partie des intégristes français et cela, on ne le peut pas. Mais on n'assume pas ouvertement cette position. C'est dommage », ajoute un autre conseiller de l'exécutif. Le silence sur cette affaire sied donc à tout le monde. Le temps passe. Aucune issue n'a été trouvée à une bataille diplomatique qui dure depuis presque un an. En fait, Laurent Stefanini, reconnu comme un expert des questions religieuses et ancien numéro 2 de la villa Bonaparte, est bel et bien une victime collatérale du mariage pour tous, dont le vote a crispé les relations avec le Vatican.

Bernadette Sauvaget
et Laure Bretton

Pour ma part, je suis profondément choquée par l'extrême violence dont Laurent Stefanini a été victime. Le silence obstiné du pape pour masquer son refus d'agrément, a laissé supposer une raison grave. La presse s'empare du sujet et dévoile au grand public l'homosexualité de l'impétrant. Le voilà déshabillé ! De quel droit un chef d'Etat, fût-il religieux, peut-il se permettre de pénétrer par effraction dans la vie intime d'une personne ? Ce sont des méthodes des pays totalitaires.

N'est-ce pas aberrant, au XXI^e siècle, que perdure cette discrimination sauvage des minorités sexuelles ? Quand dépassons-nous cette aversion du primate effrayé par un phénomène qu'il ne comprend pas ? Il faut bien reconnaître à notre honte, que notre société grégaire fait peser sur les personnes homosexuelles une espèce de malédiction irrationnelle. Un rejet des hors normes. « Non, les braves gens n'aiment pas que l'on suive une autre route qu'eux ».

La pression qu'ils subissent est si forte qu'ils en arrivent à se « dénoncer » face au public pour se justifier. C'est le cas de Mgr Charamsa et Christian, prêtres et homos.

Dominique ■■■

LA ZOFRA CONTRE LE TABOU DU CELIBAT

« Lorsqu'un prêtre rompt l'obligation du célibat, les conséquences sont lourdes pour lui comme pour sa famille. » La ZöFra (Association de compagnes de prêtres) demande l'abolition du célibat depuis 1987. Alors simple réseau sans structure juridique, elle a accompagné quelque 600 femmes en relation amoureuse avec un prêtre catholique. L'association peut compter aujourd'hui dans toute la Suisse sur un réseau d'environ 2500 personnes, membres, sympathisants et anciens prêtres. On estime à près de 120 les prêtres et religieux en activité vivant une relation amoureuse clandestine. La ZöFra se bat pour sortir de l'ombre ces couples – illégitimes aux yeux de l'Église – confrontés aux difficultés matérielles, au rejet et à la solitude. « Nous voulons seulement que l'Église ait une attitude un peu plus humaine ».

Lorsqu'un prêtre rend publique sa relation – ou lorsqu'il est dénoncé –, il est en effet suspendu de ses fonctions sacerdotales. S'ensuit une marginalisation professionnelle et sociale, mais aussi une rupture affective avec la paroisse où le prêtre exerçait et avec l'institution elle-même, qu'il avait choisie. Sans compter la difficulté de retrouver un emploi : « Qui va engager un homme de 50 ans qui a passé toute sa vie dans l'Église ? » Outre le soutien qu'elle apporte aux compagnes et aux enfants touchés, Zöfra intervient donc auprès de la structure diocésaine pour plaider, par exemple, la

cause d'un prêtre sud-américain remercié pour s'être marié, et menacé de perdre son autorisation de séjour. Pour remettre directement une demande en mains épiscopales et éviter ainsi un barrage opposé par l'entourage de l'évêque. Ou encore pour accompagner un prêtre réclamant son droit au chômage au tribunal.

Dans les faits, la ZöFra joue souvent un rôle qui revient aux évêques. Selon le droit canon, l'évêque est en effet responsable du prêtre jusqu'à ce que celui-ci ait retrouvé une situation de vie digne. Parmi les évêques suisses, les positions sur le célibat des prêtres varient. Trouver une stratégie commune semble donc très difficile. Du coup, les cas sont traités de façon individuelle – et divergente. Tandis que l'un proposera un poste dans son diocèse au prêtre redevenu laïc, l'autre, qui siège au comité directeur d'une œuvre d'entraide, fera obstruction à son engagement. Les relations entre la hiérarchie et les collaborateurs sont minées par le manque de confiance : « Certains prêtres ont une peur bleue de s'ouvrir à leur évêque quand ils rencontrent un problème d'alcool ou tombent malades. Que dire quand ils se mettent en couple ? » Pour ne pas être acculés à une décision difficile, « certains évêques préfèrent d'ailleurs fermer les yeux », note la présidente, elle-même en couple depuis vingt et un ans avec un ancien religieux dominicain.

Culpabilité, solitude, marginalisation sociale : dans son livre « Oh,

mon Dieu ! Le Célibat des prêtres, un chemin de croix » (éd. Favre, 2015) Gabriella Loser Friedli raconte le destin troublé de vingt-huit femmes, prêtres ou enfants de prêtres. Elle a soutenu un grand nombre d'entre eux. Elle-même connaît la situation de l'intérieur. Ces familles sont souvent marginalisées socialement, les enfants grandissent dans le secret : impossible de parler de sa vie conjugale ou familiale, parfois même avec des proches, sans mettre en danger le prêtre. Gabriella Loser Friedli raconte avoir eu connaissance d'une femme ayant reçu 50 000 francs d'un supérieur religieux à la condition de ne jamais révéler le nom du père de son enfant. La dissimulation imposée, la précarité professionnelle et sociale, la négation du couple pèsent lourd sur ces destins.

En Suisse, la situation des prêtres mariés est « privilégiée », juge la ZöFra. Forte d'une tradition démocratique en Suisse, l'Église catholique est habituée « à régler les problèmes de façon un peu plus participative qu'ailleurs. De plus, les paroisses détiennent des fonds. Ce qui n'est pas le cas en Allemagne par exemple. Une paroisse peut très bien décider de garder son prêtre même marié. Si sa famille s'agrandit, se pose alors un problème financier trop lourd pour les paroissiens. »

La Zöfra fonctionne uniquement grâce à des dons. Elle ne reçoit pas de subventions.

Dominique Hartmann

CHÈRES AMIES DU QUÉBEC

Je vous félicite de vous être lancées dans cette aventure d'Oasis Plein Cœur. De loin, j'ai assisté à la naissance de votre groupe autour d'Angéline. Et je m'en suis réjouie. Quel réconfort de penser que par delà les océans, d'autres personnes se dressent contre l'injustice faite aux femmes, « coupables » d'aimer un prêtre. Nous avons la conviction que nos deux Associations répondent à un besoin. Celui de toutes les femmes désespérées face à l'amour impossible avec un prêtre. Nous poursuivons le même objectif. D'abord, déculpabiliser les compagnes de prêtres, les soutenir, et les aider à devenir elles-mêmes. Ensuite, dénoncer l'autisme de la hiérarchie de l'Eglise catholique romaine devant les situations désastreuses générées par la règle du célibat. Protestons contre cette discipline imposée de façon autoritaire dans le non-respect des personnes. Personnellement, j'ai payé un lourd tribut à cette loi tyrannique. Quarante-deux ans de ma vie donnés à mon compagnon n'ont pas réussi à lui faire quitter son ministère. Inflexible, il a campé sur la posture d'un martyr de la parole donnée. « Je ne peux pas trahir mon engagement vis-à-vis du Christ. »

Funeste erreur d'appréciation. Confrontés à l'amour d'une femme, les prêtres traversent une douloureuse crise de conscience. En fait, il s'agit de se libérer d'une promesse à une règle ecclésiastique instaurée tardivement, et qu'on n'est plus en mesure de respecter. Quelle ne fut pas ma surprise après le décès de mon compagnon, de lire cette phrase écrite de sa main, « Je n'ai pas eu une vie d'homme ». Aveu bien tardif, ainsi commenté par un ami prêtre marié. « C'est affreux et d'une tristesse infinie. Mais je pense que beaucoup de prêtres actuels, trompés dès leur jeunesse, ayant subi pendant des années un lavage de cerveau raffiné, privés de liberté, et de tout moyen matériel de subsistance en cas de départ, pourraient en dire autant aujourd'hui. C'est pourquoi il me semble que ce sont eux qui doivent être le cœur de cible de Plein Jour plutôt que Rome et sa hiérarchie aux ordres. » Notre activité principale, l'Ecoute, mobilise beaucoup d'énergie. Une équipe de douze écoutants se tient disponible pour recevoir les appels de détresse des compagnes. Nous savons combien elles apprécient d'être accueillies par une oreille attentive qui réconforte mais ne

se permet pas de juger. Après avoir œuvré sept années à la tête de Plein Jour comme responsable, une évidence s'impose à moi. Le venin qui empoisonne la vie de nos compagnes et de leurs compagnons, c'est la culpabilisation. Par ce procédé retors, l'institution Eglise réussit à imposer au bon peuple, (naïfs que nous sommes), une idée fausse comme vérité à croire. A savoir : le prêtre est un être sacré, l'intermédiaire entre Dieu et les hommes, un demi-dieu, en quelque sorte. Devenu par son ordination la propriété exclusive de Dieu, l'amour humain lui est interdit. Les personnes qui transgressent ce tabou se sentent coupables d'aimer alors qu'elles ont désobéi à une règle disciplinaire inventée par la hiérarchie pour exercer son pouvoir sur les consciences.

Insidieusement manipulées, ces femmes y perdent leur estime de soi, sombrent dans le doute à tous les niveaux et capitulent face aux exigences masculines. Comment résister à ce travail de sappe de l'institution ? En réveillant leur esprit critique, en leur faisant prendre conscience de leurs potentialités, afin qu'elles reprennent leur vie en mains : celle d'une femme libre. Ce fai-

sant, elles aident leurs compagnons à évoluer en se désengluant peu à peu de leur formatage.

Lorsqu'un prêtre se trouve brutalement affronté au surgissement de l'amour, il entre dans une douloureuse crise de conscience. L'enseignement au séminaire et son maintien en marge de la vie ne l'ont pas préparé à cette éventualité. Comme il a été lui-même fortement conditionné en faveur du célibat, son premier mouvement est de se défendre contre l'assaillante. Il se cuirasse. Il se bat à coup d'arguments du style : « Je ne peux pas répondre à ton amour parce que Dieu m'appelle à un Amour plus exigeant et plus absolu ». La compagne qui reçoit une déclaration d'amour exulte de joie. Mais la gestion du quotidien devient souvent une torture. Le compagnon, écartelé entre deux engagements : l'Eglise et la femme, ne se décide pas facilement à choisir. Cette hésitation peut se prolonger pendant des mois, voire des années. Nous avons connu des cas dramatiques de femmes dont le prêtre a abusé sexuellement, ou qu'il a quittées pour une autre femme. D'autres vivent une relation clandestine dans une totale frustration. Ou, pire, se retrouvent sous l'emprise de prêtres pervers qui les harcèlent et les détruisent. Enfin, certaines élèvent seules un ou plusieurs enfants de prêtres qui se cramponnent à leur ministère. Au lieu de ce comportement négatif, que cha-

cun concentre toutes ses forces sur un seul but : rendre l'autre heureux. C'est le secret de l'amour inconditionnel. Le Bonheur d'une vie épanouie est à ce prix.

Il arrive que des situations présentent un degré de gravité qui nous dépasse. Notre empathie ne suffit plus. Nous conseillons alors fortement de recourir à un spécialiste : psychologue ou psychiatre.

Nous attachons beaucoup d'importance à la qualité de notre bulletin trimestriel. Son but est d'établir un lien entre les adhérents et d'ouvrir un dialogue. Vous n'y trouverez ni grandes théories, ni des idées abstraites. Il parle de la Vie. C'est le rôle des témoignages, souvent douloureux rédigés par les compagnes et leurs compagnons. Ce bulletin est féministe. Il s'intéresse au vécu des femmes à travers le monde. Une façon d'élargir notre horizon et de relativiser nos souffrances face aux horreurs que nous découvrons. C'est l'occasion de nous réjouir de l'avancée des droits des femmes et de valoriser leurs engagements exceptionnels. A ce bulletin nous confions la mission de véhiculer notre esprit de résistance à cette règle ignoble du célibat, qui s'oppose aux droits humains. Et aussi celle d'informer l'opinion publique de la somme de souffrances infligées à ces femmes et à ces hommes coupables d'aimer.

C'est aussi le rôle de notre Site : <http://plein-jour.eu>. Il contient tous les bulletins depuis le premier, ainsi que d'autres informations, notamment : recherches historiques, bibliographies, humour, vie de l'Association... Bien des nouveaux contacts nous arrivent par son intermédiaire. Il bénéficie d'une bonne audience et accuse des pics de consultation après chaque intervention dans les médias. A la moindre parole publique du pape sur le célibat, les journalistes se précipitent vers nous pour des interviews. Nous avons intérêt à nous servir de ce moyen de communication.

La règle du célibat obligatoire imposée par le pouvoir hiérarchique pourrait aussi être abolie par lui. Le libre choix de vivre ou non dans le célibat ne soulèverait pas les difficultés que l'on nous sert habituellement. Les pasteurs protestants ou les prêtres anglicans établis dans les paroisses, en sont un exemple vivant. L'Eglise y gagnerait en crédibilité.

Avec tous nos vœux pour Oasis Plein Cœur !

Dominique Venturini
Co-présidente de Plein Jour



TROIS NOUVELLES EVEQUES

Communiqué de presse : *L'Association des Femmes Prêtres Catholiques Romaines* consacrera trois femmes évêques à Philadelphie – États-Unis – le 24 septembre 2015.

Les femmes prêtres se mobilisent pour la justice, elles changent l'Église de communauté en communauté. Nous construisons des communautés d'égaux inclusives où la justice est là pour toutes les personnes quelles qu'elles soient, plus particulièrement celles qui sont en situation de pauvreté, les femmes, et les enfants, les exclus dans le monde entier et dans l'Église. La bonne nouvelle, c'est que le mouvement international des femmes prêtres n'a cessé de s'accroître depuis les Sept du Danube en 2002 ; en 2015, nous sommes au nombre de 215. Nous servons dans plus de 75 communautés.

L'Association des Femmes Prêtres Catholiques Romaines (ARCWP) souhaite la bienvenue à Sa Sainteté le Pape François aux États-Unis et se réjouit de ses efforts déployés pour sauver la Mère Terre et transformer les structures injustes qui excluent les moins favorisés et les derniers de ce monde. Tant que le Pape François n'affirmera pas la pleine égalité des femmes dans l'Église – y compris les femmes prêtres – et qu'il ne fera pas état du fait que la pauvreté, la violence et l'abus des femmes dans le monde sont étroitement redevables à la condition de seconde classe de la femme dans l'Église, la justice ne sera pas

une réalité dans l'Église Catholique. « Les femmes opèrent une révolte sainte » affirme l'évêque Bridget Mary Meehan. « A chaque fois qu'une femme est ordonnée, une communauté change, l'Église change. Si le Pape François ouvrait la voie pour que les femmes soient ordonnées, il mettrait en œuvre l'égalité pour tout le peuple de Dieu. Il en finirait avec l'injustice dans l'Église, avec tous les impacts que cela aurait sur les abus sans nombre et croissants dont les femmes souffrent à travers le monde. »

L'Association des Femmes Prêtres Catholiques Romaines est une des branches internationales de ce mouvement qui vit dans ses rangs une augmentation du nombre des vocations. Nous consacrons trois femmes évêques qui serviront aussi bien des catholiques isolé-e-s que des catholiques progressistes dans des communautés eucharistiques inclusives où tous et toutes sont bienvenus à la table du banquet de l'amour de Dieu : les homosexuels des deux genres, les bisexuels, les transsexuels, les divorcé-e-s remarié-e-s et les femmes qui ne se re-

connaissent plus dans leur propre église.

Jeudi 24 septembre 2015, à 14h00, l'Association des Femmes Prêtres Catholiques Romaines ordonnera trois femmes évêques :

- Mary Eileen Collingwood de Boston Heights, une banlieue de Cleveland, Ohio, aux USA
- Michele Birch Conery de Windsor, Ontario, Canada
- Olga Lucía Álvarez Benjumea de Medellín, Colombie, en Amérique du Sud.



La consécration aura lieu le 24 septembre à 14h dans le centre de retraites et conférences de Pendle Hill, 338 Plush Mill Road, Wallingford, Pennsylvanie. Les évêques conférant l'ordination seront :

L'évêque Bridget Mary Meehan, ARCWP, auteure de 20 ouvrages, dont, notamment "Living Gospel Equality Now" (*Vivre dès maintenant l'égalité de l'Évangile*).

L'évêque Sybil Dana Reynolds, RCWP, est l'auteur de "Ink and Honey" (*Encre et miel*), un roman historique et spirituel.

L'évêque Bernard Callahan, aumônier de l'Hôpital pour enfants de Philadelphie ainsi qu'un évêque de L'Ordinariat œcuménique catholique qui consacreront ensemble.

Les ordinandes sont :

Mary E. Collingwood de Hudson, Ohio : elle a servi pendant plus de 40 ans dans le ministère de l'Église. Elle est titulaire d'une maîtrise en théologie. Mary et son époux, Rich, ont eu sept enfants et sont à présent grands-parents. Mary a été ordonnée prêtre à Brecksville, Ohio le 24 mai 2014.

Michele Birch Conery, de Windsor, Ontario, Canada, a fêté son dixième anniversaire d'ordination presbytérale en tant que première femme ordonnée du Canada ce 25 juillet. Michele a été ordonnée prêtre en 2005 sur le fleuve Saint-Laurent. En 2013, elle s'est installée à Windsor où elle collabore avec la femme prêtre Barbara Billey.

Olga Lucía Álvarez Benjumea de Medellín, a assuré des responsabilités missionnaires à l'USEMI auprès de communautés indigènes et afro-colombiennes. Olga a été ordonnée prêtre à Sarasota, Floride, le 11 décembre 2010. Elle travaille auprès de femmes sorties de prison et l'Association de Familles de Détenus et de Personnes Disparues.

Chaque visage est un miracle

*Un enfant noir,
à la peau noire, aux yeux noirs
aux cheveux crépus ou frisés,
est un enfant.*

*Un enfant blanc,
A la peau rose, aux yeux bleus ou verts,
Aux cheveux blonds ou raides,
Est un enfant.*

*L'un et l'autre,
le noir et le blanc,
ont le même sourire
quand une main leur caresse le visage
quand on les regarde avec amour
et leur parle avec tendresse.
Ils verseront les mêmes larmes
Si on les contrarie, si on leur fait mal.*

*Il n'existe pas deux visages
Absolument identiques
Chaque visage est un miracle
Parce qu'il est unique
Deux visages peuvent se ressembler
Mais ils ne seront jamais
Tout à fait les mêmes.*

*La vie est justement ce miracle.
Ce mouvement permanent
Et bougeant
Et qui ne reproduit jamais
Le même visage.*

*Vivre ensemble est une aventure
Où l'amour,
L'amitié est une belle rencontre
Avec ce qui n'est pas moi,
Ce qui est toujours différent
De moi
Et qui m'enrichit.*

Tahar ben Jelloun



FEMMES ARABES DANS LE PIÈGE DES IMAGES

Des créatures faibles et opprimées disparaissant sous un tchador ou une burqa. Telle est l'éternelle représentation des femmes arabes que proposent les médias occidentaux, en mélangeant allègrement les contextes et les nationalités.

Ces femmes seraient-elles donc hors de l'histoire ? Et si elles ne le sont pas, comment expliquer la grande régression de leurs droits au cours des dernières décennies ?

C'est bien connu : dans la culture arabe comme dans beaucoup d'autres, la femme incarne le sexe faible, l'autre sexe, le sexe inégal, le sexe qui n'hérite de rien, pas même de son nom de famille, le sexe qui peut apporter descendance ou déshonneur. Ma famille accueillit ma naissance avec des larmes. J'étais une fille, la cinquième de la famille, soit la cinquième déconvenue et, pour ma mère, la cinquième défaite. À côté de l'épouse de mon oncle, qui avait triomphalement donné le jour à dix inestimables garçons, elle faisait figure de femme maudite. Elle avait beau être plus belle, plus intelligente et plus digne que ma tante, tous la considéraient comme la moins féconde, celle qui ne pouvait pas porter de bons fruits.

Il y a quelques mois, cependant, ma petite sœur a découvert que j'étais la seule membre de la grande famille Khalifa à figurer dans l'encyclopédie palestinienne. Avec un soupir d'aise, elle a souligné : « *L'encyclopédie ne mentionne ni mon père, ni mon frère,*

ni mon oncle et ses dix fils miraculeux, ni aucun autre homme de la famille ; il n'y a que toi ! »

En tant que femme arabe, je suis passée par différentes phases. J'ai été transformée par certaines influences et j'ai contribué aux évolutions de la société. Même les familles arabes les plus conservatrices envoient maintenant leurs filles à l'école.

J'avais un instituteur qui vantait toujours le « changement » en faisant varier le ton et le sens du mot selon les aspects de la réalité arabe qu'il abordait : la redistribution des richesses, le statut des femmes ou les régimes politiques obsolètes. Tout mon entourage le respectait et l'admirait ; les plus jeunes voulaient lui ressembler, et les moins jeunes ont été prêts à le cacher quand il a été pourchassé par la police.

Ce merveilleux instituteur n'était pas seul à parler de changement et de justice. Tout comme lui, des milliers d'hommes éclairés étaient recherchés par la police ou croussaient dans les prisons de régimes soutenus et subventionnés par les puissances anglaise, française, puis américaine.

Le nationalisme arabe a connu son âge d'or durant les années 1950 et 1960. Nos rues en effervescence débordaient d'espoirs de transformation. Nous adoptions une attitude rebelle et critique envers nos systèmes sociopolitiques traditionnels. Les idéaux de libération et de justice sociale se retrouvaient dans notre littérature, notre théâtre, nos chants, notre musique, et jusque dans les ex-

pressions que nous employions dans la vie courante. La littérature du monde entier irriguait notre culture. Nos librairies et nos rues regorgeaient de livres appelant à la libération, à la révolution et au changement : littérature existentialiste, socialiste, noire...

Cet élan touchait tout le monde, y compris les paysans illettrés et les femmes, qui commencèrent à sortir sans voile. Des dizaines de milliers d'entre elles firent des études universitaires ; certaines s'engagèrent dans des partis politiques. Non seulement elles ne portaient plus le voile, mais elles s'habillaient en débardeur, en minijupe. Aussi incroyable que cela puisse paraître, nous avons dansé le rock'n'roll et le twist, malgré notre haine des Occidentaux. Nous voulions vivre comme eux sans qu'ils nous dominent.

Cette atmosphère idyllique se dissipa lorsqu'Israël, soutenu par l'Occident, parvint à vaincre le dirigeant égyptien Gamal Abdel Nasser, en 1967. Cette défaite, les Américains et leurs alliés régionaux ne manquèrent pas de la saisir. Ils apportèrent un soutien massif aux islamistes afin d'étouffer le nationalisme progressiste, à coups de millions de dollars. Les Frères musulmans, qui laissaient jusqu'alors le peuple indifférent, montèrent en puissance. La situation de notre région dans les années 1970 et 1980 ressemble beaucoup à celle de l'Afghanistan au moment où les Américains prêtaient main-forte aux islamistes, et notamment à Oussama Ben Laden, pour contrer les communistes.

Au début des années 1950, ma mère rejoignit le mouvement *soufour* (dévoilement), aux côtés de nombreuses autres femmes de sa génération. Certaines étaient comme elle issues des classes moyennes des grandes villes arabes ; d'autres, de milieux moins privilégiés et de plus petites villes. Il suffit de regarder les enregistrements des concerts de la chanteuse égyptienne Oum Kalsoum ou d'autres artistes de la même période pour constater qu'aucune femme dans le public n'arborait à l'époque cet accoutrement.

La désastreuse occupation de la Palestine par Israël en 1948 a provoqué une dégradation de la situation économique qui a eu un impact direct sur la vie des femmes. Des milliers de familles qui avaient perdu leur terre, leur maison, et dont les hommes étaient tombés au combat, ont dû éloigner les femmes de la sphère domestique pour les envoyer travailler ou étudier.

On a alors commencé à voir des milliers de jeunes Palestiniennes instruites voyager sans foulard, vivre seules sans être mariées et conserver pourtant l'estime de leurs proches et de leur société : elles subvenaient aux besoins des familles à faibles revenus.

Avec le temps, il fut non seulement admis, mais même bien vu qu'elles financent les études universitaires de leurs cadettes en Égypte, en Syrie ou au Liban, permettant ainsi à celles-ci d'obtenir des diplômes en médecine, en pharmacie, en ingénierie, en droit ou dans d'autres disciplines. Ces jeunes femmes qualifiées, courageuses et ouvertes sur le monde ont lancé une vague d'émancipation féminine et sociale.

Juste après notre défaite face à Israël en 1967, des régimes

arabes dictatoriaux, hostiles au socialisme, soutenus par les États-Unis, s'allièrent avec des groupes islamistes fondamentalistes, qu'ils financèrent généreusement. Tous ceux, par exemple, qui portaient la fameuse « tenue islamique » recevaient une allocation mensuelle de 15 dinars jordaniens (19 euros) pour un homme et de 10 pour une femme.

Les organisations islamistes commencèrent par cibler les jeunes qui s'étaient déjà illustrés en tant que meneurs et qui exerçaient une emprise sur les autres. Elles voulurent aussi atteindre les femmes au foyer. Puis leur attention se porta sur les mosquées, les écoles et les universités.

Tout cela n'aurait pu fonctionner sans l'aide - notamment financière - des régimes arabes qui manifestaient leur loyauté, voire leur soumission, aux États-Unis en s'alignant sur leur stratégie, dans l'espoir que l'islamisme viendrait à bout des socialistes et des progressistes au sein de leurs sociétés.

Cependant, les fondamentalistes ne se contentèrent pas d'imposer leurs vêtements, leurs allocations mensuelles et leurs lieux de rencontre. Afin de conquérir les esprits dès l'école primaire et secondaire, on nomma en priorité aux postes d'enseignants des islamistes, hommes ou femmes, en leur donnant pour mission d'imprimer leur idéologie dans la psyché et l'intellect des élèves.

Pour compléter cette éducation, les adolescents suivirent un entraînement qui leur inculquait la discipline militaire et les arts martiaux, dans des camps installés dans les déserts arabes ainsi qu'en Afghanistan et au Pakistan.

Nous traversons à présent une terrible crise intellectuelle, sociale et politique. Nous sommes menacés de toutes parts sans savoir

laquelle des deux menaces est la plus brutale :

- d'un côté, l'Occident, dont nous avons déjà subi les manigances, l'exploitation et la colonisation ;

- de l'autre, l'islamisme, dont les prétendues innovations nous ont ramenés à l'âge de l'oppression et des harems.

Et ce chaos général ne se limite pas à notre région ; il touche aussi l'Occident lui-même. Ainsi le voile et le tchador y sont-ils devenus des objets de peur et d'aversion, à tel point que certains pays ont interdit les tenues islamiques et le port du voile dans les écoles et les lieux publics. On nous accable désormais de préjugés racistes.

Ses médias font de moi un stéréotype ; ils me condamnent et me falsifient. Quand ils présentent une femme en burqa comme l'incarnation de la femme arabe, ils sous-entendent que l'écrivaine féministe que je suis, de même que les milliers d'autres femmes instruites et les millions de femmes arabes modernes - musulmanes et chrétiennes - qui vivent dans les pays arabes ressemblent à cela : le visage sombre, la tête basse, le corps informe, incapables de penser et de s'exprimer.

Mais ils se trompent ; car la vue d'une femme en burqa m'emplit de peur et d'horreur. Je redoute qu'un jour une main ne sorte de cette image et ne nous entraîne, ma fille, mes petites-filles ou moi-même, dans l'un de ces régimes arabes sinistres, nous maintenant dans l'ignorance par des manœuvres qui visent à ce que nous restions ce que nous sommes depuis si longtemps : un gisement de pétrole au service du marché occidental.

Sahar Khalifa,

écrivaine palestinienne

Source : Monde diplomatique

UN COUPLE, UN RÊVE

Quelle peut être l'avenir d'une petite fille née avec une dégénérescence rétinienne ? Sabriye Tenberken est devenue complètement aveugle à l'âge de douze ans. Ecolière dans son Allemagne natale, elle cherche à s'intégrer en refusant d'abord d'admettre sa cécité. Puis elle accepte son état, est inscrite dans une école pour malvoyants, apprend à lire le braille, à monter à cheval, à nager... Elle commence à vivre !

Après son baccalauréat, elle rejoint l'université de Bonn où elle décide d'étudier le tibétain. Mais il n'existe aucun texte de cette langue disponible en braille. Malgré les conseils dissuasifs de ses professeurs, elle se jette dans la bataille... et invente le braille tibétain. Elle œuvre au développement d'un logiciel qui lui permet de transposer des textes tibétains entiers en braille imprimé. « J'ai réalisé que les personnes malvoyantes du Tibet pouvaient aussi en profiter, c'est là que j'ai eu l'idée de leur amener ces outils et de monter une école. » Au Tibet, l'une des régions les plus fermées du monde, son projet ne déclenche qu'un scepticisme général.

Elle passe outre. En 1997, à vingt-six ans, elle part seule au Tibet et fait un voyage exploratoire à travers les régions reculées du pays. Ce qu'elle découvre la révolue. Ici, un enfant

attaché toute la journée à son lit, à cause de sa cécité. Là, des jeunes aveugles enfermés dans des pièces noires depuis des années. Partout isolés, insultés, parfois battus, tous sont illettrés. Au Tibet, un aveugle est considéré comme une punition divine infligée à une famille, le signe d'une faute passée expiée dans la vie présente.

Arpentant les rues de Lhassa, la capitale tibétaine, elle est accostée par un touriste néerlandais, Paul Kronenberg, un ingénieur d'une multinationale qui visite le « pays des neiges » avec son sac à dos... Puis chacun rentre chez soi en Europe... Mais quelques mois après Sabriye appelle Paul pour lui annoncer qu'elle part au Tibet pour lancer son projet. Le jeune cadre abandonne son entreprise illico et cinq jours plus tard, ils sont ensemble dans l'avion pour retourner à Lhassa. « Je savais que nous avions quelque chose en commun. Nous étions tous les deux assez naïfs pour ne pas avoir peur de rêver grand et de prendre des risques. Il était le seul étranger à croire en mon rêve. »

En 1998, Sabriye et Paul fondent le premier centre de formation et d'insertion pour malvoyants du pays. Depuis, l'école Braille sans frontières a accueilli près de trois cents enfants qui ont appris le braille, l'anglais, le mandarin, les mathématiques, la géographie,

mais également, selon leurs choix, des méthodes de massage ou la musique. La ferme-école de Shigatsé, créée en 2002 par le couple dans la deuxième ville du pays, a formé plus de deux cents adolescents et adultes à des techniques qui n'avaient jamais été pratiquées par des aveugles : la culture maraîchère, le management des cuisines, la production de fromage, de pain, le compost, le tricot, la fabrication de tapis et la gestion d'une ferme.

Sabriye et Paul ont reçu de nombreuses distinctions internationales. Forts de ce bouleversement impulsé au Tibet, ils se sont lancés dans un défi d'une autre ampleur : l'institut kanthari est né, en 2009, au Kerala, dans le sud de l'Inde, pour relever des défis tels que la faim, l'exclusion, la discrimination et la pollution. Il regroupe « des porteurs de révolution ayant le sens de la responsabilité, de la créativité, du talent et une envie d'impulser un changement » répète Paul. « Tous les projets kantharis se concentrent sur la valorisation, pas sur la pitié. Ils considèrent les aptitudes, pas les handicaps. »

Le rêve de la jeune Sabriye se traduit aujourd'hui au quotidien par un travail acharné, que le couple partage avec une énergie unique.



ENSAF HAIDAR, ÉPOUSE DE RAIF BADAWI

De passage à Paris le 29 mai, l'épouse du blogueur saoudien Raif Badawi, condamné en 2014 à 1000 coups de fouet et 10 ans de prison pour insulte à la religion, se bat pour obtenir sa libération. « Raif est un homme de paix et de liberté. Il n'a commis aucun délit. Il a été condamné pour avoir incité au débat public sur son blog. Alors, oui, j'espère qu'un jour on le libérera, » dit-elle. Cette petite femme brune très digne, réfugiée au Canada avec leurs trois enfants depuis 2013, s'exprime d'une voix calme, sans larmes ni pathos. « Il me manque à moi un mari, et un père à mes enfants, » dit-elle après avoir retracé la descente aux enfers judiciaire de son époux.

« C'est tout. Après la création de son blog en 2006, Raif a subi plusieurs intimidations. Il avait simplement créé son blog pour permettre aux gens de dialoguer. C'est tout. Mais en 2008, la situation a empiré. Une première fatwa est lancée contre lui pour apostasie (le fait de renier sa religion). Un cheikh saoudien accusait Raif de ne pas être musulman. La situation devenait vraiment sérieuse et dangereuse. »

La suite a ému le monde entier. Pendant qu'Ensaf s'exile avec

ses enfants, Raif est incarcéré, jugé et condamné. On lui reproche entre autres d'avoir insulté l'Islam. « Tout le monde a été surpris, même lui. Raif a toujours écrit dans le respect des autres. Il n'a jamais insulté une autorité religieuse » explique sa femme. La première séance de flagellation publique (50 coups) se tient le 9 janvier 2015. Elle est insupportable. Le corps de Raif est tellement mutilé que la deuxième séance doit être reportée. Une sorte de mise à mort au ralenti.

Son état de santé est aujourd'hui très dégradé. Son état mental aussi. Un comité de huit médecins l'a examiné en prison. Il a conclu qu'il ne pourrait pas supporter une autre séance de coups de fouet. Son épouse communique très irrégulièrement avec lui, une à deux fois par semaine dans les meilleures périodes. « Raif est incarcéré dans une cellule avec 13 ou 14 autres détenus. Il n'a aucune activité physique, une mauvaise alimentation... Excusez-moi, je préfère ne pas en dire plus pour ne pas lui porter préjudice », ajoute-t-elle.

Ensaf Haidar a entamé une tournée européenne pour alerter les gouvernements et tenter de faire cesser le calvaire de son mari dont le sort devient extrêmement

préoccupant. Il pourrait être à nouveau jugé par la Cour suprême d'Arabie saoudite pour apostasie, un crime passible de la peine capitale. « Toutes ces visites en Europe ont un impact positif. J'espère qu'elles aboutiront à la libération de Raif. En tout cas, il sait qu'il n'est pas seul. » Ensaf compte aussi sur un geste du royaume pour sauver son époux. « Chaque année, pendant le ramadan, le roi gracie plusieurs prisonniers d'opinion. Cette année, peut-être sera-t-il clément avec Raif », espère-t-elle.

Présents à ses côtés lors de la conférence de presse, les représentants des ONG Reporters sans frontières et Amnesty International soutiennent son combat, bien que le royaume saoudien reste sourd aux appels à la libération du blogueur. Il est difficile de savoir si le roi Salmane ben Abdel Aziz al Saoud s'inquiète de la pression internationale.

Au total, l'Arabie saoudite a déjà exécuté 90 personnes depuis le 1^{er} janvier 2015, tous motifs confondus. Le royaume figure à la 164^e place sur 180 dans le classement mondial de la liberté de la presse.



ZAHIA ZIOUANI

Seule Française à la tête d'un orchestre de soixante-dix musiciens, elle agit en faveur de l'accès à la culture pour tous.

Issue d'un milieu modeste, Zahia Ziouani grandit à Pantin, en Seine-Saint-Denis. Dans la chaleur du foyer familial, ses parents, un couple de mélomanes algériens, font tourner les disques en continu. A huit ans, elle suit des cours de guitare et dirige la chorale de son école. A douze ans, elle se met à l'alto. A treize ans, elle ambitionne de devenir chef d'orchestre. De son propre aveu, « vouloir diriger un orchestre, c'était aussi fou qu'ambitionner d'être cosmonaute ou présidente de la République ! »

A seize ans, Sergiu Celibidache, grand chef roumain et directeur du philharmonique de Munich, la repère lors d'un stage de direction d'orchestre. Elle deviendra disciple du maestro, réputé très dur. « Il m'a acceptée dans sa classe en m'avertissant

qu'aucune femme n'avait tenu plus de quinze jours, se souvient-elle. J'y suis restée un an et demi, jusqu'à sa mort. » En parallèle, Zahia poursuit sa scolarité : après la terminale L, elle décroche une licence de musicologie à la Sorbonne, passe le concours de professeure et en-

seigne dans plusieurs conservatoires de banlieues et de Paris.

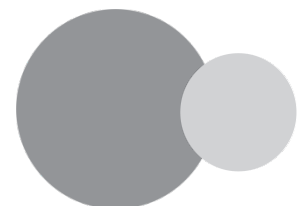
En 1997, elle crée l'orchestre symphonique Divertimento avec des jeunes de la capitale et des quartiers populaires. A vingt-cinq ans, candidate au poste de directrice du Conservatoire de musique et de danse de Stains, elle présente un projet axé autour de la pratique d'ensemble et de l'accès à la culture pour tous. L'équipe municipale est séduite et la nomme aussitôt à la tête de la structure qui abrite le prestigieux auditorium Xenakis.



Zahia y mènera jusqu'en 2014 des actions d'une grande portée éducative et artistique, en travaillant avec les maisons de quartier, les centres socio-éducatifs, les médiathèques, le service de l'enfance, les centres de loisirs et les associations. « Zahia a réus-

si, dit le maire de Stains, à populariser la musique classique et plus particulièrement auprès des publics les plus éloignés de ce type de musique. » A cela s'ajoute un accompagnement important des familles. Lorsqu'une mère interpelle Zahia parce que ses trois enfants disposent de trop peu d'espace à la maison pour s'exercer, la maestro ouvre des salles du conservatoire pour ceux qui peinent à travailler chez eux.

Zahia Ziouani apparaît comme une pionnière. Selon elle, les artistes ont un rôle à jouer mais ils ne peuvent agir seuls sans le soutien des politiques publiques. La mixité, présente dans les discours, est loin d'être effective. Aujourd'hui à la tête de son orchestre, elle se produit aux côtés de solistes de renom, dans les lieux les plus prestigieux, avec un seul leitmotiv : « La musique classique fait partie du patrimoine culturel et ce patrimoine appartient à tout le monde. »



NOUS AVONS LU



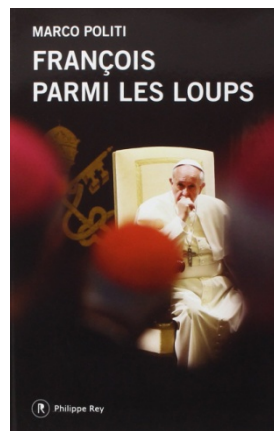
« Né d'une femme » John Shelby Spong

Les récits de naissance dans les évangiles font partie des textes bibliques les plus connus et, pourtant, leur sens authentique est voilé par des siècles d'interprétation litté-

rale. John Spong relève ici les éléments concernant la naissance de Jésus dans les écrits du Nouveau Testament. Il commence par le témoignage le plus ancien, celui de Paul, disant de Jésus qu'il est « né d'une femme ».

Le cœur de cet ouvrage est une étude biblique approfondie des premiers chapitres de Matthieu et Luc. L'évêque américain ouvre les yeux de ses lecteurs sur la tradition juive, le midrash, dans laquelle les auteurs bibliques ont trouvé leur inspiration. En s'appuyant sur les travaux d'exégètes reconnus comme Raymond Brown, John Spong propose une interprétation des récits de naissance innovante : Matthieu et Luc ne cherchaient pas à raconter la venue au monde de Jésus mais à consolider son statut de Messie. John Spong montre à quel point la lecture littérale de ces textes est inadéquate.

L'auteur expose aussi les conséquences néfastes du littéralisme biblique. La hiérarchie de l'Église, exclusivement masculine, a préféré laisser de côté la figure de Marie Madeleine et a fait de Marie, vierge et mère à la fois, l'image de la femme idéale. Mais cette Marie irréaliste, asexuée, est un mythe, et la propagation de ce mythe a eu un coût pour les femmes au fil des générations.



« François parmi les loups » Marco Politi

Il fallait s'en douter. Le pape François continue de jouir d'une immense popularité, mais deux ans après son élection, le vent a tourné. Il collectionne un nombre déjà impressionnant d'adversaires, qualifiés par Marco Politi, vaticaniste italien parmi les

mieux informés, de « loups », par analogie aux « loups » qui, dans la légende, entouraient son modèle François d'Assise. Les « loups » sont ceux qui résistent ouvertement aux réformes, qui traînent les pieds, misent sur l'usure du pape François et attendent la fin d'un pontificat qu'ils pressentent comme de très courte durée en raison de son âge avancé.

Ces « loups » sont des cardinaux de haut rang, des membres de cette Curie romaine que François ne ménage guère, mais aussi une partie des évêchés locaux divisés à son sujet (en Afrique ou aux États-Unis). Leur ressentiment vise la manière dont « ce pape des pauvres » écorne à leurs yeux l'image de la papauté. Ils mettent en cause son style jugé populaire et démagogique, son exercice solitaire du pouvoir, de prétendues entorses à la doctrine catholique sur la famille, le statut des divorcés-remariés, la place des femmes ou le rejet des homosexuels. D'autres adversaires plus coriaces sont tapis dans l'ombre après les attaques de François contre la mafia, sa réforme des finances du Vatican, sa chasse à l'argent sale. Le mérite de cet excellent livre de Marco Politi est double. Il retrace de manière approfondie l'action réformatrice du pape jésuite et alerte le lecteur sur la menace réelle qui pèse sur le souverain pontife. Il pose déjà la question d'avenir : ses réformes ne seront-elles qu'un feu de paille ? Ce pontificat si décoiffant ne restera-t-il qu'une parenthèse ? Après François, reviendra-t-on à la monarchie absolue d'antan, à une papauté absolue, hiératique, autoritaire ? (Source : Henri Tincq) ■ ■ ■

LETTRE DE DOMINIQUE

COPRESIDENTE DE "PLEIN JOUR"



Lourmarin, le 21 octobre 2015

Chers amis du CA,

Chers amis adhérents et sympathisants,

Avec le nouveau Bureau : Dominique, Réjane, Léon et Marie-Françoise, Plein Jour a repris son activité normale en faisant paraître le Bulletin N° 30, début septembre. Jean en a fait une présentation rapide, mettant aussi en valeur la lettre du prêtre canadien « Je veux redevenir laïc. » Et il l'a envoyée à tous ceux qui ont Internet.

A l'approche de 2016, il est urgent de préparer l'avenir, notamment en ce qui concerne ce Bulletin. Pourquoi attachons-nous tant d'importance à ce qu'il continue de paraître ?

Par ses témoignages quelquefois douloureux, d'autres fois porteurs de bonnes nouvelles, Plein Jour crée du lien entre les compagnes ; certaines nous disent combien elles sont rassurées de ne plus être seules à être victimes de la même injustice. Il leur insuffle la force de s'exprimer à leur tour et de se battre pour vaincre les peurs.

Nous lui confions la mission de véhiculer notre esprit de résistance à cette règle moyenâgeuse et ignoble du célibat imposé par la hiérarchie. La mission aussi d'informer l'opinion publique de la somme de souffrances infligées à ces femmes

et à ces hommes, coupables d'aimer.

Aujourd'hui je vous pose la question de confiance. « Êtes-vous attachés au bulletin de Plein Jour ? Vous paraît-il répondre à votre attente ? Désirez-vous qu'il continue à exister ? Si c'est Oui, seriez-vous prêts à vous investir dans une nouvelle organisation ? »

J'espérais quitter la présidence de Plein Jour en mai 2015. Les circonstances m'ont amenée à partager la coprésidence avec Réjane ; mais je compte bien arrêter cette tâche lors de la prochaine rencontre de Plein Jour, probablement en mai prochain.

Pour assurer la continuité de la parution, deux problèmes se présentent : l'édition et l'expédition. Lorsque j'aurai quitté la présidence de l'Association, la mairie de Lourmarin risque de cesser de nous offrir la subvention en nature qu'elle nous octroie sous forme de photocopies.

Je fais donc appel aux volontaires qui accepteraient de démarcher auprès d'entreprises de photocopies ou d'imprimeries pour obtenir un prix qui conviendrait à nos finances.

D'autre part, l'expédition. Pendant sept ans, et jusqu'à ce jour, j'ai assuré toute la manutention requise pour la confection du bulletin. Ce qui signifie : préparer

et réceptionner les photocopies pour 180 exemplaires ; puis confectionner les fascicules de 30 pages, les mettre sous enveloppes et les expédier par la Poste. Jusqu'à présent des couples amis m'y aidaient localement. C'est une période d'activité intense qui nécessite le concours de bénévoles.

Un problème de vue m'interdit désormais de conduire ma voiture. Dans la campagne où j'habite, les transports en commun sont rares. Et le moindre déplacement devient compliqué. C'est pourquoi j'en appelle à la relève pour ce qui concerne tous ces problèmes matériels.

L'élaboration du bulletin ? Elle sera assurée par Marie-Françoise, Jean et moi-même tant que ma santé me le permettra, mais d'autres personnes m'envoient des propositions de témoignages, d'articles ou de nouvelles qui en forment le tissu. Qu'ils en soient ici remerciés. Ainsi que tous les amis qui m'ont aidée dans les autres tâches.

Voilà ! L'enfant est un peu entre vos mains. Je suis sûre qu'il se trouvera parmi tous nos adhérents et amis quelques militants soit pour proposer des solutions, soit même et surtout pour accepter une partie des tâches que j'ai indiquées.

Bien amicalement.

Dominique

LE DESSIN DE PIEM



Une nouvelle évêque fait irruption
dans l'épiscopat masculin !